

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 114 (2011)

Artikel: Calendrier de l'octogénaire

Autor: Probst, Michel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685272>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Calendrier de l'octogénaire



A l'automne 2010, plusieurs manifestations ont été organisées à l'occasion des quatre-vingts ans du poète Alexandre Voisard, à Porrentruy et Moutier. L'intégrale des allocutions prononcées lors de ces différentes cérémonies est proposée ci-après, dans l'ordre chronologique.

Exposition «De l'enfance des mots à la somme des livres» Porrentruy, Espace Auguste Viatte, 17 septembre 2010

Fils de son père et poète

J'ai l'honneur et le plaisir de vous saluer bien cordialement, en cette rayonnante fin d'après-midi ajoulotte, de la part du Gouvernement jurassien, qui vous apporte ses plus chaleureux messages et ses vœux de succès pour la palette de manifestations artistiques et culturelles consacrées à notre poète, Alexandre Voisard, à l'occasion de son 80^e anniversaire. Ainsi, vu le lien familial qui m'unit à Alexandre Voisard, ma collègue Madame la Ministre de la Culture Elisabeth Baume-Schneider me cède la tribune ce soir, ce dont je lui sais gré.

Aussi, voudrez-vous bien, d'entrée de cause, excuser le fait que mon enthousiasme à célébrer notre grand poète m'emporte parfois dans des émotions et des familiarités qui n'auraient peut-être pas lieu d'être en pareille cérémonie.

Vous permettrez aussi qu'à l'instar de chaque lecteur d'Alexandre Voiard je me l'approprie un peu en même temps que son œuvre, surtout que – et je m'en honore –, il est mon très cher oncle...

S'approprier le poète. Daniel de Roulet en parle dans le texte qu'il a rendu, ainsi que d'autres amis artistes, pour le coffret offert samedi dernier à Alexandre et publié du coup à l'enseigne des Editions des Malvoisins. Je cite donc Daniel de Roulet se souvenant avoir entendu l'*«Ode au pays qui ne veut pas mourir»* scandée par le poète lui-même lors de la Fête du Peuple :

Mais là c'étaient des phrases entières que des milliers de personnes récitaient à l'unisson du petit homme de la tribune. J'en suis resté bouleversé. Un auteur avait conçu un poème, travaillé l'ordre des mots, tordu des expressions jusqu'à les rendre complètement siennes et voilà que ses lecteurs se réunissaient sur la place publique pour les redire, se les approprier. On pouvait donc être écrivain, produire des phrases que d'autres bouches, des milliers d'autres, iraient répétant.

Je vous encourage donc, Mesdames et Messieurs, à vous approprier la littérature d'Alexandre Voiard, à la partager et à la faire découvrir. C'est là notre culture.

Mousse Boulanger, dans ledit coffret, dit combien Alexandre Voiard est Jurassien, enraciné, qu'il est culture lui-même, comme chacun de nous, mais avec cette saveur des mots, cette rondeur des expressions et cette vigueur des images qu'il sait écrire comme personne ici. Je cite Mousse Boulanger :

Ce n'est pas pour rien que tu as été le chantre de la liberté du peuple jurassien, seule la Poésie est à même de porter le souffle qui rompt tous les barrages, tous les interdits. Si je feuillette l'Histoire du siècle passé, je lis des noms comme Nazim Hikmet, Federico Garcia Lorca, Antonio Machado, Nicolas Guillen, Robert Desnos, Paul Eluard, Vladimir Maïakowski, Boris Pasternak, la liste est longue et je peux y ajouter ton nom car tu es de cette lignée de poètes qui portent en eux le pays où ils ont pris racine, qui savent le peuple dont les hymnes et les traditions ont tapissé l'enfance. Tous ont cherché au plus profond d'eux-mêmes les mots qui changent la vie.

Nous revoici confrontés à l'appropriation, aux racines et à la nature qui le ressourcent et qui l'inspirent tant, à l'enfance... Nous voici, par la grâce de cette exposition, plongés de tout corps dans «... l'enfance des mots et la somme des livres»... Et me revoilà devant ma question personnelle : quel homme faut-il célébrer aujourd'hui ?

Le poète, certes : c'est pour ton œuvre, intime ou combattante, cher Coco, que nous sommes là !

Mais le plus noble des êtres humains ; le mari et le père aussi.

Toi qui viens d'écrire «*Lettre à mon père*», qui ne t'a connu qu'en chenapan et en père de famille, ce père qui t'a ouvert la voie des mots, comme ta mère, l'univers des rêves.

Ce père et grand-père aimé et admiré qui a écrit le 27 avril 1912 :

*Dans les rameaux tout baignés de rosée ;
Le frais matin babille de son réveil ;
Sur chaque fleur une perle est posée ;
Oh ! le beau jour, l'air pur, ce gai soleil !
De toutes parts la clarté qui ruisselle
Eveille un chant, un soupir, une voix ; (...)*

Qui plus est, tu es, toi Coco, un véritable père de la patrie, capable de porter le souffle qui rompt tous les barrages, tous les interdits !

Né à Porrentruy le 14 septembre 1930, Alexandre Voisard ne fit pas les études littéraires que son renom laisse supposer. L'enfant doucement espiègle ; le petit trublion qui déjà traversait la frontière avec d'autres idées en tête, avec ses errances et ses mauvais coups, ainsi qu'il l'écrit, suivit bien plus tard, des cours d'art dramatique, travailla dans un bureau d'architecture, fut responsable de la correspondance dans une usine métallurgique, cadre commercial dans une entreprise textile, libraire à Porrentruy, puis fonctionnaire, la charge de délégué aux affaires culturelles de la République et Canton du Jura lui ayant été confiée dès 1979.

A peine sorti de l'adolescence, qui lui offre les ressources de la rébellion, il entre en poésie comme l'on entre dans un mouvement salvateur.

Et le bon convive, que je connais bien, en privé comme en public : l'homme est très habile du verbe, de la plume (voyez autour de vous des extraits de son œuvre littéraire), mais aussi du pinceau (allez dès demain au Musée de l'Hôtel-Dieu admirer ses aquarelles), et de la fourchette... Il est riche et multiple, Coco !

Voir, écrire, agir, autant d'activités menées ensemble.

L'homme dont la poésie est musique, sous-bois, convivialité... vie ! L'homme dont la poésie est le gosier de l'âme, l'homme qui, enfant rêveur, avait déjà à connaître le «*cœur de la terre*» et son très lointain, très profond et très étrange battement. Bien plus tard, un vers d'Eluard raviva la prostration enfantine : «Nous approchons / La terre en a le cœur crispé.»

L'homme de théâtre, prestidigitateur à la plume comme sur les planches, qui excelle dans le monologue lyrique !

L'homme engagé ! Le député ! Non seulement dans le combat pour la liberté, cette «*Liberté à l'Aube*», ces mots qu'il adresse à tous les patriotes. Il y a fusion entre un poète et un peuple, mais aussi dans celui qui devait définir les premiers actes de politique culturelle du nouvel Etat,

au risque, comme certains le disaient et le craignaient, *de perdre son âme de poète*, ce qui ne fut heureusement pas le cas !

L'homme «de la tribu des Quéquans», fidèle aux siens, ami loyal et serein des gens du pays, le Coco, notre Coco !

Le passeur enfin. L'homme qui se dévoue pour lire, pour nouer des liens épistolaires, artistiques, culturels, diplomatiques et, dans tous les cas, le passeur empreint d'humanité. L'homme qui fait le lien entre les gens de culture de notre pays et les femmes et hommes de lettres de la francophonie.

Et moi, qui n'ai pas ton agilité sur l'écritoire, ton habileté à tripotouiller les formules et les idées pour leur donner un sens nouveau, je reste devant ma question :

Quel homme faut-il célébrer aujourd'hui ?

Celui qui décrivait, dans un court récit de voyage intitulé «*Les petits revers font les grands conquérants*»¹, l'ascension d'un mont bien de chez nous, qui a pour patronyme Vénus ? Alors la nappe au-dessus de ma tête s'agita comme un drapeau arraché à l'ennemi. La chaise recula d'un mètre et je me retrouvai à plat ventre aux pieds de la dame qui venait de se lever. «Mais enfin, Monsieur, me direz-vous ce que vous cherchez dans mes jupes depuis une heure ?» s'exclama-t-elle en feignant le courroux. «Excusez-moi, dis-je embarrassé, j'ai perdu ma dernière pièce de cinq francs et je n'ai pas de quoi payer mon sandwich.» Contre toute attente, elle émit un rire qui ressemblait à un gloussement. Elle me jeta : «Sortez de là, espèce d'aventurier, je paierai pour vous.»

Ou le bardé (je vous cite un extrait, et vous pouvez me suivre...) :

*Ils sont venus, les avides bergers
Les jaunes marchands de paille et de privilège,
Les songe-creux à la langue cousue de grelots,
Par-delà les vallées livrées au sommeil.²*

Ou celui qui, enraciné dans sa terre jurassienne, écrit dans sa «*Petite Marche de nuit*» :

J'habite un pays maternel. J'y vis, j'y dors, j'y mange, j'y remue comme dans le ventre d'une mère (...) Il y a entre mon pays et moi des liens obscurs que les années ne parviennent ni à rompre ni à éclairer. Mon histoire commence avec mon pays et avec ma mère (...) Mon pays est ma mère.³

Ou le poète visionnaire :

*Quiconque un jour fut roi
même un bref instant
entre porte et rideaux*

*finira par tourner le dos
au jour qui l'a vu naître
trop de clochettes trop d'oripeaux
font durer dans les catacombes
des devises indignes de leur maître⁴*

Ou encore celui qui scande:

*Pour consigne.
Empêchons le torrent des mots d'étouffer le murmure
des sources et le soupir des verbes.⁵*

Je t'entends poète ! Je te comprends, artiste ! Je m'approprie ton verbe, homme de culture ! Alors donc, je me tais.

Bon anniversaire à toi, ainsi qu'à Thérèse et aux tiens auxquels vont ma profonde estime et mon affection, et merci à vous tous de votre attention.

Michel Probst, Ministre de l'Economie

NOTES

¹ Alexandre Voisard, *Je ne sais pas si vous savez*, Editions Bertil Galland, 1975, p. 93-94.

² Alexandre Voisard, *Ode au pays qui ne veut pas mourir* in *Liberté à l'aube*, Editions des Malvoisins, 1967, p. 42.

³ Alexandre Voisard, *La poésie en chemins de ronde*, Editions Empreintes, 2010, p. 85.

⁴ Alexandre Voisard, *Le Déjeu*, Bernard Campiche Editeur, 1997.

⁵ Alexandre Voisard, *La poésie en chemins de ronde*, Editions Empreintes, 2010, p. 61.

Petit tour dans la poésie de Voisard

La lettre d'invitation envoyée pour le vernissage des trois expositions consacrées à Alexandre Voisard commençait ainsi : « Madame, Monsieur, On ne présente plus Alexandre Voisard... ». Je ne vais donc pas me donner le ridicule de présenter le grand poète, l'homme exquis, l'ami attentionné et fidèle, l'heureux jubilaire, etc. Du reste, l'exposition est là pour ça, qui offre un paysage choisi de la vie et de l'œuvre de l'auteur. Comme les anniversaires sont une occasion privilégiée de se retourner sur le passé, j'aimerais d'abord évoquer le rôle important qu'Alexandre a joué pour un certain nombre d'entre nous. Puis, comme à l'occasion de son anniversaire le poète nous offre un nouveau livre, *La poésie en chemins de ronde*, j'aimerais, ainsi que son titre nous y invite, faire un petit tour dans sa poésie, et dans la poésie en général.

Alors que j'étais étudiant au Lycée cantonal (il y a près de quarante ans de cela, et c'est un autre anniversaire !) et que je commençais à me passionner pour la littérature, Alexandre Voisard fut le premier écrivain en chair et en os qu'il me fut donné de rencontrer : d'abord dans sa librairie, puis dans les soirées poétiques qui se tenaient encore, de temps en temps, à l'Auberge des Trois-Tonneaux, derniers échos de la magnifique aventure des Malvoisiens. C'était « quelque chose » pour un adolescent en mal d'identification et en quête de modèles que de pouvoir parler à un écrivain, d'échanger avec lui des idées sur la littérature, de découvrir les auteurs qu'il lisait et surtout d'être distingué et écouté par lui. Alexandre poussa en effet la gentillesse jusqu'à lire ma production poétique boutonneuse de l'époque, ce qui l'amena à m'expliquer avec tact que la poésie n'était pas une affaire d'effusions et de grands sentiments, mais de rythme et de musique, et que ma « poésie » en manquait totalement. Cette leçon fut salutaire, car non seulement elle me sauva d'écrire de la mauvaise poésie, mais elle me permit de faire un pas en avant dans ma perception de la nature de la poésie, ce qui pouvait être utile à un futur professeur de littérature... Je dois aussi indirectement à Alexandre mes premiers articles critiques, puisque ce fut lui qui m'encouragea à rendre compte de quelques soirées de poésie dans le journal « Le Pays ». C'est dire que le poète que nous fêtons aujourd'hui a sa part dans ma vocation littéraire (celle d'Ernest Mignatte aussi, sans doute), et nombre de collègues et d'écrivains jurassiens qui ont été à son école (plutôt buissonnière...) pourraient tenir le même discours : Alexandre Voisard nous a servis – et nous sert toujours – de guide, de repère, de lecteur attentionné.

Et que dire de ce que nous a apporté son œuvre, ces recueils de poèmes, de poèmes en prose, de nouvelles et, plus récemment, de récits autobiographiques qui nous accompagnent depuis tant d'années et qu'Alexandre compose régulièrement, fidèlement, avec cette obstination qu'il souligne

justement dans son dernier livre, *La poésie en chemins de ronde*, qui vient de paraître aux Éditions Empreintes : « Que d’obstination, que de rage à vouloir trouver *sa voix*. Dans cet acharnement rarement satisfait, la moindre joie, à défaut, est de trouver *son ton* au bout d’une note que chacun s’accorde à trouver juste »¹. Dans ce petit recueil de textes courts, Voisard fait le bilan de ce qu’il nomme son « écritude » – mot qui rappelle que la condition de poète relève d’une altérité absolue –, et il résume son art poétique : ce qu’il attend de la poésie, comment il lutte pour coller au réel, comment il se bat aussi contre la facilité, comment il se méfie des métaphores « rideau de fumée », comment sa poésie se développe « entre le *je* et le *jeu* »… Et ce que j’aime dans cet art poétique, c’est qu’il n’a rien en lui *qui pèse ou qui pose*. Alexandre, dit Coco, ne se prend pas au sérieux : il parle de « goupiller un poème », du « grelot » des origines « accroché en soi », de « rebondir », quitte à s’y étaler, dans son histoire personnelle »… L’image du titre, *La Poésie en chemins de ronde*, suggère que le poète fait le tour de sa création, comme une sentinelle qui fait son tour de garde sur les remparts d’un château ou d’une ville. Or la fonction de la vigie parcourant le chemin de ronde est de porter son regard non pas à l’intérieur, mais à l’extérieur. Et c’est bien la définition que Voisard donne de la poésie : « je vois que l’exercice de la prose consiste à être *dedans* (les choses, le concret, la logique) tandis que la poésie pousse vers les confins et l’au-delà, vers l’exploration du dehors (incidences, fatras, éboulis) »². L’image des chemins de ronde (remarquons le pluriel) nous rappelle également que le poète est toujours à l’affût – des choses, des mots, des images – et qu’il reste fondamentalement un *guetteur*. Et l’on ne peut s’empêcher de relier *La Poésie en chemins de ronde* aux *Chroniques du guet*, l’un des tout premiers recueils d’Alexandre (paru au Mercure de France en 1961) : de l’un à l’autre, la boucle est bouclée.

En juin, j’ai entendu Madame Elisabeth Baume-Schneider, Ministre de la Formation, de la Culture et des Sports, terminer les discours qu’elle a adressés aux nouveaux bacheliers du Lycée cantonal et du Collège Saint-Charles par la lecture d’un poème d’Alexandre Voiard, en précisant qu’elle conclurait tous ses discours de l’année de cette manière-là, pour commémorer l’anniversaire du poète. Cette intégration de la poésie dans le discours politique m’a évidemment réjoui, et je me suis pris à rêver que la Ministre de l’Éducation pourrait, dans la foulée, encourager le retour de la récitation à l’école. Pourquoi tous les petits Jurassiens n’apprendraient-ils pas un poème de Voiard ? J’appartiens à une génération qui a encore eu le privilège d’apprendre par cœur des poèmes à l’école : des fables de La Fontaine, bien sûr, mais aussi des vers de Villon, Ronsard, Hugo, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, etc. Au lieu d’« apprendre à apprendre », j’ai eu la chance d’enrichir ma mémoire d’une multitude de poèmes qui me sont non seulement un bagage culturel précieux, mais une petite musique à disposition dans toutes les circonstances pour faire danser la vie.

Nous avons tous éprouvé la puissance d'envoûtement de la poésie en entendant Alexandre Voisard réciter l'*Ode au pays qui ne veut pas mourir* à la Fête du peuple jurassien. Dans un article paru dans *L'Hebdo* et intitulé « Voisard qui murmure à l'oreille du Jura », Daniel de Roulet témoigne de l'émotion qu'il a ressentie, comme nous tous, à l'écoute des vers déclamés par le poète et récités par la foule qui se les réappropriait dans une sorte de liturgie magique. Fasciné par l'*Ode*, Daniel de Roulet l'a apprise par cœur : « Depuis la fin de ma scolarité, écrit-il, je n'avais plus appris un texte par cœur. Avec effort j'ai réussi à mémoriser ces 67 lignes. » Et il ajoute : « En les marmonnant dans le trolleybus genevois qui m'emmenait au travail [il était alors informaticien à l'Hôpital cantonal], j'avais l'impression d'échapper au quotidien sordide, je me retrouvais dans cette ferveur populaire, cette communion de patriotes. »³

Le témoignage de Daniel de Roulet confirme ce que tous ceux qui pratiquent la poésie, que ce soit comme auteurs ou comme lecteurs, savent de façon certaine et instinctive : que la poésie n'est ni un encombrement, ni un ornement de l'esprit, mais quelque chose qui nous aide, quotidiennement, à vivre et à nous libérer.

Daniel Sangsue-Mignatte

NOTES

¹ Alexandre Voisard, *La poésie en chemins de ronde*, photogrammes de J. Bélat, Éditions Empreintes, 2010, p. 53.

² *Ibid.*, p. 15.

³ Daniel de Roulet, « Voisard qui murmure à l'oreille du Jura », *L'Hebdo*, 2 septembre 2002, p. 83.

Octogénaire ! Point d'exclamation

Il y a soixante ans, jeune poète ébouriffé, j'imaginais, comme tout romantique impatient, ne pas devoir vivre au-delà de l'âge du Christ... Depuis lors, que de ruisseaux enjambés, que d'herbe foulée, que de corps étreints, que de chemins empruntés semés d'autant de clous que de dragées !

Se retourner sur ses pas, jeter le moindre regard par-dessus son épaule et vous voilà saisi de vertige. Derrière vous s'alignent les sépultures en une rayonnante nécropole où dorment tant de compagnons essentiels perdus en route et devenus désormais des amis nécessaires à vos cheminements. Leurs exemples, leurs enseignements vous habitent, vous entretiennent et vous nourrissent. Encore et toujours vous vient à l'esprit l'éigmatique apophtegme d'Henri Michaux : *On n'est pas seul dans sa peau.*

Cet arbre élagué que j'évoque avec émotion, nous en avons rangé les branches pour nous aider à passer l'hiver et elles font mieux que nous tenir au chaud, elles nous ragaillardissent tandis que ses braises ne s'éteignent pas...

Gardons-nous néanmoins de la nostalgie. L'heure n'est assurément pas au bilan. Il y a tant à creuser encore et à mettre au jour. Pour autant, il n'est pas inutile de se convaincre qu'il a fallu tout ce temps, toute une vie pour apprendre à s'accepter soi-même tel que l'on est – et pour se résigner à reconnaître sa foncière inaptitude à la vertu.

Dans un monde qui va mal et qui peine à mater ses démons, l'usage des mots et l'interrogation de leur pouvoir me font parfois buter sur l'un ou l'autre de ces vocables qui s'érigent en gigantesques points d'interrogation dans notre ciel.

Ainsi l'un d'eux, que mon aimable prédécesseur fabuliste du XVII^e montrait du doigt et d'un mot souche à répandre la terreur que je désignerai moi d'un terme à peine audible aujourd'hui. Le mal – appelons-le de ce nom – et l'on ne me confondra pas, je l'espère, avec le manichéen ordinaire épluchant le courrier des lecteurs – auquel d'instinct et spontanément je ne résiste pas à opposer un autre mot étrangement tombé en désuétude tant ce qu'il recouvre est devenu suspect en art contemporain. Certes, il y a un siècle, Debussy déjà disait d'elle : *De tout temps, la beauté a été ressentie par certains comme une secrète insulte...* C'est ainsi que d'une mauvaise conscience on a pu gommer ce qu'un millénaire de civilisation avait appris à célébrer. Rien n'est perdu pourtant, il faut le croire, si l'on veut bien réhabiliter ce mot en l'opposant, dans sa force créative, à l'obscurantisme rampant au seuil de ce siècle. A celui-ci réplique déjà et encore, en un écho inextinguible, en 1943 du fond de son maquis de Haute Provence, René Char, confiant à son carnet ces deux

phrases qui nous servent à jamais de viatique en nos errances nocturnes : *Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté.*

Tout, dès lors, n'est-il pas dit une fois pour toutes et nos tâches clairement désignées ?

Raccommodeées à la cicatrice près, ces deux notions fondamentales que nulle cause n'autorise à se tourner le dos, éthique et esthétique vont de pair bien au-delà de ce qu'indique leur ressemblance morphologique. Oui, il m'aura fallu toutes ces années pour me pénétrer d'une telle exigence.

Demain matin, à l'Hôtel-Dieu, je dresserai sans façons devant ceux qui auront bien voulu m'y rejoindre, l'inventaire des regrets que me laissent ces huit décennies de tribulations diverses, regrets qui ne sont ni innombrables ni absolument consternants.

Il me reste à remercier du fond du cœur tous ceux et surtout toutes celles qui ont si magnifiquement érigé ce monument à mon prétexte.

A mon tour, je rends hommage à leur généreux engagement, à la qualité de leur réflexion et à leur remarquable savoir-faire. A Chantal Calpe qui en a été l'initiatrice et à ces trois responsables d'institutions qui s'y sont aussitôt associées, Géraldine Rérat-Œuvray, Valentine Reymond et Anne Schild, ma très vive reconnaissance et mon affection.

Alexandre Voisard



Réveil, aquarelle, 15x15 cm,
2008, coll.de l'auteur.

Exposition
«Des histoires d'aquarelles»
Porrentruy, Musée de l'Hôtel-Dieu,
18 septembre 2010

Effervescence des images et des mots

Images et sons volcaniques :
«*Les mots sur l'enclume, leurs étincelles, leurs stridences.*»
Alexandre Voisard, «La poésie en chemins de ronde»,
Editions Empreintes, 2010, p. 70

Comment, après ces images et sons volcaniques, apprécier la notice du dictionnaire Larousse présentant Alexandre Voisard comme «Ecrivain suisse de langue française; poète régionaliste, auteur de récits oniriques marqués par le surréalisme».

Et surtout, comment oser le discours...

Je dois bien dire que bien plus que la consécration par le dictionnaire, c'est naturellement l'œuvre et la personnalité, que je crois parfois un brin saisir, d'Alexandre Voisard qui impressionnent.

Et ce qui est émouvant, pour ne pas dire déroutant, c'est que si nous sommes conscients, reconnaissants de la richesse de son œuvre, nous ne sommes aucunement rassasiés avec ces quatre-vingts ans de vie et de création et avec gourmandise et surtout confiance (un peu comme avec un cuisinier gastronome), nous nous attendons à savourer le nouvel opus proposé.

Depuis son premier recueil «*Ecrit sur un mur*» en 1954 à aujourd'hui, avec «*La poésie en chemins de ronde*», il est une figure marquante de la vie culturelle jurassienne et contribue à son rayonnement. Si l'œuvre est considérable, remarquable et oscille avec délectation entre poésie lyrique ou engagée, textes en prose, nouvelles, autobiographie, carnets et chroniques, l'artiste est artiste également par sa belle personnalité. Fidèle et si terriblement libre à la fois, il semble épris de convivialité, de contacts et d'échanges et j'ai le sentiment que tant le facteur, l'acteur de théâtre, le militant, le compagnon de la Libération jurassienne, le délégué aux affaires culturelles, ne peuvent être conjugués avec l'adjectif ancien en amont, car si nous rendons hommage à un homme âgé de quatre-vingts ans, l'homme que nous fêtons institutionnellement et avec affection est avant tout un homme engagé dans son temps et dans son pays, un homme de son temps !

Pour sûr – et vous me permettrez cette familiarité (camaraderie) – tu mérites bien, cher Coco, la gratitude de la République et Canton du Jura pour l'avoir illustrée de longue date, avant l'heure même, dans la plus vaste République des lettres...

Ainsi donc, l'exposition «Destins de plume», présentée en trois lieux, révèle son univers littéraire et nous invite également à découvrir des aspects un peu plus méconnus et inattendus de sa personnalité.

Sous le titre «De l'enfance des mots à la somme des livres», le volet inauguré hier à l'Espace Auguste-Viatte nous offre l'effervescence littéraire d'Alexandre Voisard ainsi que l'atelier du poète et quelques-unes de ses amitiés les plus marquantes.

Aujourd'hui, nous sommes sous le charme de ses «histoires d'aquarelles», qui mettent en lumière des tonalités moins connues de l'auteur.

En effet, Alexandre Voisard ne s'adonne pas exclusivement à l'écriture. Il aime visiblement jouer avec l'encre et l'aquarelle, avec les formes et les couleurs, les combiner avec les mots pour bricoler, créer des œuvres nous invitant également à jouer entre plaisir esthétique et réflexion.

Enfin, en guise de point d'orgue, Alexandre Voisard a souhaité nous rappeler l'importance de «La part privilégiée des arts» : le Musée jurassien des Arts à Moutier tisse les liens multiples de ses «voisinages fertiles», comme il les appelle, avec les artistes de la région et d'ailleurs.

L'exposition que nous découvrons aujourd'hui est le fruit d'une collaboration étroite entre plusieurs partenaires : l'Association pour la Promotion de la littérature jurassienne, la Bibliothèque cantonale jurassienne, le Musée de l'Hôtel-Dieu et le Musée jurassien des Arts.

Je tiens ici à remercier plus particulièrement les chevilles ouvrières de ce projet : M^{mes} Chantal Calpe-Hayoz, Géraldine Rérat-Œuvray, Séverine Dick, Valentine Reymond et Anne Schild, ainsi que les membres de leurs équipes. Elles ont travaillé avec bonheur et expertise.

Elles ont assumé cette tâche délicate et complexe, en collaboration étroite avec l'artiste lui-même, qui nous libère quelques trésors, documents et objets inédits dont nous pourrons nous régaler. J'apprécie en particulier le fait que cette célébration multiple n'ait rien de compassé, ni de mélancolique : elle m'apparaît comme allègre, primesautière, tonique, éminemment vivante, bien à l'image que vous et moi, nous nous faisons d'Alexandre Voisard.

Un grand merci !

Mesdames et Messieurs, j'avoue très volontiers que je me suis réjouie de cet ensemble de manifestations liées à ce que j'appellerais les quatre printemps d'Alexandre Voisard.

Cette succession d'événements est naturellement une fête bien méritée à l'égard d'une personnalité qui nourrit l'imaginaire jurassien depuis si

longtemps, de quelqu'un qui, dans tous les sens du terme, ne cesse d'illustrer ce pays, de quelqu'un qui n'est jamais là où on voudrait commodément le classer et le ranger et qui invente sans cesse, entre ombre et lumière, des chemins de traverse et de confidence pour nous enchanter, nous bousculer et à chaque fois, nous voici, renouvelant le regard que nous portons sur lui.

Et, ce qui est superbe, c'est que cet hommage à Alexandre Voiard, est aussi une véritable fête pour toutes celles et tous ceux qui éprouvent, aussi bien pour le créateur que pour la personne, un mélange d'admiration, de complicité et d'affection. J'ai le sentiment de saisir à quel point l'effervescence, les amitiés incandescentes ont irrigué ses relations à autrui et à lui-même.

Ce n'est un mystère pour personne: je fais partie de cette nombreuse cohorte d'inconditionnel-le-s qui lisent, relisent ses œuvres et attendent avec impatience les nouveaux ricochets de son infatigable énergie créatrice. Je confesse devant vous et surtout devant lui que, de manière quasi régulière, je vais marauder dans ses poèmes pour tenter d'illuminer mon propos et vivifier le ronron de l'officialité oratoire. Je prie Alexandre Voiard de bien vouloir m'absoudre pour ce très respectueux chapardage.

En discutant avec une de ses connaissances de longue date, il nous est venu à l'idée que, dans le domaine des lettres jurassiennes, il occupe une place qui peut être comparée à celle de Victor Hugo dans la littérature française du XIX^e siècle. Ce parallèle hugolien, si surprenant qu'il puisse paraître à première vue, n'est ni fortuit ni improbable. La longévité bien sûr, mais aussi l'incroyable diversité de production ; une vigueur créatrice, j'allais dire une verdeur, que les années ne tarissent en aucune façon ; l'engagement intense dans la vie publique ; l'influence exercée sur son temps et sur ses contemporains et, c'est le thème des expositions de l'Hôtel-Dieu et du Musée jurassien des arts à Moutier, un intérêt constant pour les arts visuels assorti d'une production personnelle tout à fait intéressante mais occultée par l'œuvre littéraire. Une seule différence notable toutefois, le «Coco» n'habite pas au Panthéon... heureusement.

J'ose ajouter qu'en 2008 la Fondation de l'Ermitage montrait une superbe exposition des travaux matinaux de Victor Hugo. Le grand homme de lettres et poète français, à matine, avant de se mettre à l'écritoire, se déliait les poignets et les doigts en peignant ou en dessinant. A l'aide de crayons, de fusain, et surtout d'encre de chine, l'auteur de «Waterloo morne plaine» reproduisait des paysages ou les imaginait, mers houleuses ou châteaux féériques, formes de portraits et de silhouettes humaines, bâties et éléments d'architecture, etc.

Il se mettait ainsi en train pour ses longues heures quotidiennes de littérateur. Le travail pictural, assidu, parfois contraint de Victor Hugo, avait

pour référence un imaginaire personnel figuratif, voire illustratif. C'était en quelque sorte une prise en main, ou peut-être une mise en imaginaire.

Certes, et sans vouloir me hasarder dans des comparaisons délicates, j'imagine que les aquarelles de Voisard sont aujourd'hui plus libres. Le poète contemporain laisse son imagination et son pinceau marivauder avec le papier en toute délicatesse : celle des traits, des courbes, des croisements et des fuites, des fusions et des amplitudes, mais celle aussi des tonalités, des mélanges, des contrastes et des nuances. La délicatesse de la liberté abstraite est au service de nos interprétations qui, forcément en observant son œuvre, deviennent poétiques. Il s'agit là d'une œuvre picturale qui n'a rien d'illustratif, sinon de la propre méthode de travail du poète, du mode imaginaire et non du monde imaginaire du poète.

Je conclurai en m'amusant un brin aussi du fait qu'Alexandre Voisard est *insaisissable* et je pourrais dire qu'... il court, il court, le Coco, le Coco «des orées et des rues», «de cime et d'abîme»; il a passé par-ci, il repassera par-là; il «sauve sa trace»; il survole «la nuit en miettes»; il ne cesse d'«écrire sur un mur» «sa chronique du guet» et de guetter la «Liberté à l'aube». En fait, «je ne sais pas si vous savez» qu'un Voisard «peut en cacher un autre», plusieurs autres, en fait une foule d'autres où il est à la fois toujours le même et toujours différent et inattendu.

Au terme de mon propos, il ne me reste plus qu'à vous inviter à «voisarder» au fil des salles et des œuvres pour savourer l'abondance et la générosité de l'artiste.

*Elisabeth Baume-Schneider,
Ministre de la Formation,
de la Culture et des Sports*

Les mots dans l'image

J'écris, dit Michaux, pour me parcourir. Peindre, composer, écrire : là est l'aventure d'être en vie.

Je n'ai pas hésité à placer ainsi mon propos sous la bannière d'Henri Michaux, que nous avons passionnément fréquenté lorsque nous étions sur les tréteaux des Malvoisins. Son acte de foi pourrait être aussi celui d'Alexandre Voisard, poète et aquarelliste.

J'ai failli ajouter, en fermant le ban :

– Parcourez en silence les œuvres ici présentées, vous parcourrez *l'aventure d'être en vie* d'Alexandre Voisard.

Je me suis heureusement ravisé tant l'acte pluriel de création d'Alexandre Voisard, tel qu'il se présente à nous, à la fois poète et aquarelliste, m'interroge.

Pour faire simple, je vous propose d'examiner cet aveu, à peine métaphorique, énoncé par Voisard dans «*Le Déjeu*», p.48 :

*Une fois par jour, dit-il,
accoudé à la colline
tu deviseras avec le merle
tu verras l'air
s'empourprer de mots rares.*

Il avoue que la nature, entre autres choses, féconde sa poésie.

Il y trouve son souffle, sa respiration, quelque fulgurance qu'il prolonge avec des mots, elle nourrit sa sensibilité, alimente ses intuitions qu'il mûrit longuement avant de les confier à son carnet, si bien nommé «carnet de campagne».

Je me tourne alors vers ses poèmes rédigés sur des aquarelles (ou des encres) exposées ici et ne peux éluder les deux questions qui naturellement s'imposent à moi : la relation tout à fait privilégiée qu'Alexandre Voisard poète entretient avec Alexandre Voisard aquarelliste est-elle du même ordre que celle entretenue par le poète avec le merle ? Ou, pour le dire autrement, ses aquarelles ou ses encres ont-elles pour fonction essentielle de catalyser sa poésie ? Traversent-elles ses poèmes clandestinement, secrètement, comme en contrebande ? L'aquarelle deviendrait-elle alors complice, comparse, auxiliaire de la poésie ?

Ou bien Voisard est poète *et* peintre ?

Lorsque Voisard peint, on pressent bien qu'il joue, il joue sur le papier avec ses encres, ses pigments. Il occupe les heures blanches de sa journée, il se défatigue, se détend, se laisse aller, il étend ses jambes sous la table de son bureau, ouvre sa boîte d'aquarelle Caran d'Ache, aligne ses encres, sur son bureau encombré, fait la place à un beau papier de fort grammage,

troque le porte-plume réservoir pour les poils de martre du pinceau, prend plaisir à errer dans les entrelacs que dessinent ses encres, il joue avec les réserves du papier, il suit la tache au pinceau, infléchit ses contours, bras tendus, il manipule la feuille humide, étale la couleur d'un souffle et, selon son humeur, la dompte ou la fait exploser.

Lorsque, un instant, il a le souffle court, et qu'il ne veut ni conduire ni diriger la manœuvre, il passe la main au hasard, il la laisse ourdir son complot avec l'aléatoire, main mobile, levée, tendue, prompte à strier l'espace, main brûlante, parfois fiévreuse ou tremblante au-dessus de la feuille vierge, sa main s'empare de la tache, la fait bondir, s'étendre, s'allonger, s'élançer, la tache, libertaire en diable, d'autorité bannit les angles, les droites, les horizons coupés au couteau, les figures achevées, la tache se joue des intentions de l'artiste, elle épouse son énergie vitale, jouit de ces moments d'existence spontanée, instinctive, elle est transparence, rétive aux repentirs, parce qu'elle avoue tout, tout de suite, sans retour.

Mais Voisard ne passe pas la main au hasard comme on abandonne le terrain, sans pré-méditation. S'il traduit librement des émotions, des pulsions, si son pinceau n'exécute pas un projet, il révèle son être profond, le transpose, le décode. Le jeu n'est pas gratuit.

Avec la manière de l'expressionnisme abstrait, peinture du geste, jet de couleurs (Pollock, action painting, dripping) naissent alors un signe, une onde, des reflets sur l'azur, des franges colorées, apparaissent la brume, la chaleur, la neige, la pluie, le crépuscule, la sensualité de la chair.

Reconnaissables entre toutes par leur intensité chromatique et leur surprenante esthétique, les aquarelles de Voisard charment, fascinent, émerveillent, subjacent. Mais, et bien qu'elles soient identifiables – et votre familiarité avec le poète et avec sa manière n'y changera rien –, vous ne direz néanmoins jamais : «Tiens ! une aquarelle de Coco Voisard !»

Parce que *toujours* dansent avec ses encres les mots d'un poème !

Ainsi, dans une grande tache jaune or comme un poison, il écrit :

*Qui a vu danser
L'antidote
Fera diablement
La cour
Au poison.*

Ou encore, au cœur d'une arborescence écorchée par la tempête, Voisard voit au-delà des déchirures qui ouvrent sur un improbable horizon, et dit d'un ton sans appel :

*Voir outre
Fendre sec
Bondir vers*

Ses taches l'inspirent, c'est leur fonction, elles le ramènent à lui. Il dit :

La mûre vient à point...

Il est vrai que peinture et poésie sont deux manières de s'exprimer de beaucoup de poètes ou d'écrivains, tant, dit-on, elles *portent en elles le germe de leur alliance*! Certains seront peintre et poète (Michaux par exemple, Baudelaire, Apollinaire, Tardieu), d'autres seront illustrateurs de leurs œuvres littéraires. On ne sait parfois qui du poète ou du peintre domine la scène de leurs créations.

Avec Alexandre Voisard, la chose me paraît entendue : peindre n'est pas une fin en soi; lorsqu'il repose le pinceau, lorsque sèche la feuille colorée, il attend patiemment que l'air au-dessus d'elle *s'empourpre de mots rares* : il laisse naître en lui le poème.

Souvent un poème bref qu'il fait alors courir sur l'aquarelle : ce poème est un vrai don de l'image, une allusion proche ou lointaine de la réalité graphique, une métaphore, un éclair, un météore, l'image signe l'acte de naissance du poème.

Impudique, l'image se borne à se déclarer source du poème.

Elle n'asservit ni le poète ni le poème : elle se tient là, devant vous, altière, magnifique, chatoyante, lumineuse, on sent qu'elle veut être sur le devant de la scène au point de paraître jalouse du poème qui la légende, du haïku, de l'épigramme qui capte immanquablement l'attention du lecteur-spectateur. Il s'y arrête longuement, lentement le parcourt, reprend plusieurs fois sa lecture, veut s'imprégner du chant du poète, de son rythme, du phrasé de ses vers, les mots roulement dans sa bouche, il s'évade, s'égare, revient à la lecture...

Vous entendez alors l'image, résignée, abandonnée, vous dire sur le ton du reproche :

*Vous entendrez à peine
tomber le jour
vous accourrez pour
épeler le mot
crépuscule.*

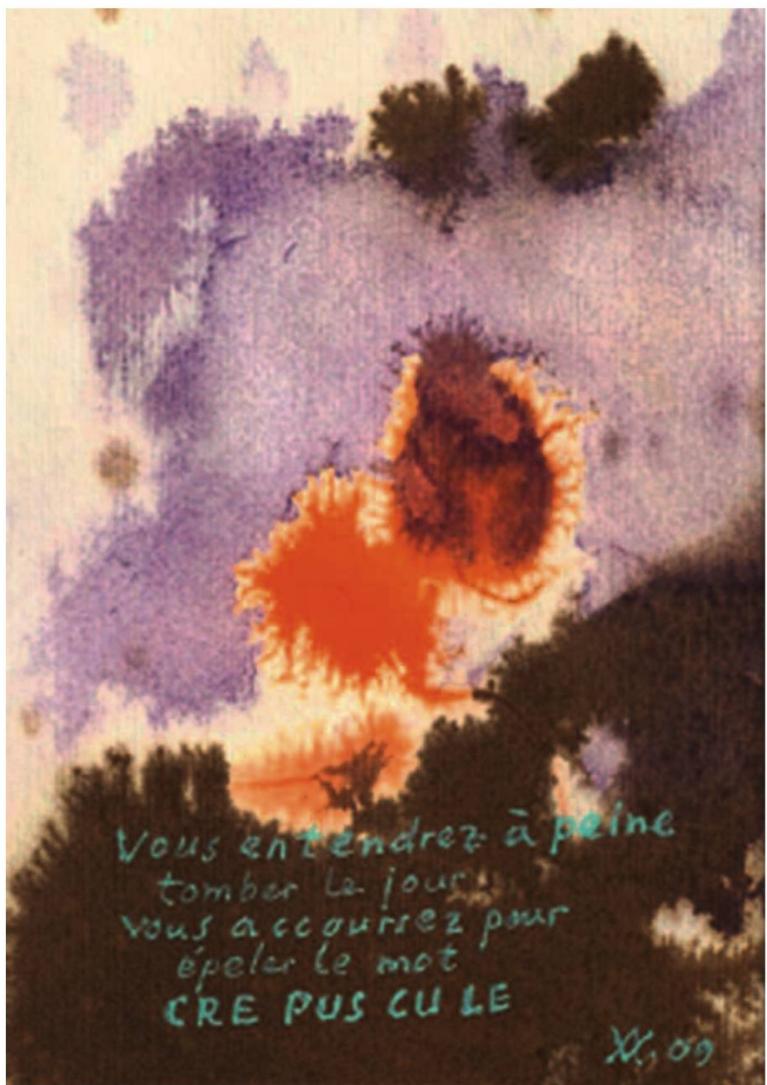
L'image cède la place au mot. Elle n'a d'autre destin que de céder la place au poème. En une manière de survie, elle se métamorphose.

Voisard n'est pas un peintre qui joue sa vie à travers sa toile, ni illustrateur de ses poèmes. Et bien qu'apparemment on ne *décèle ni cloisonnement, ni hiérarchie* entre image et texte, Voisard ne cédera une encre qu'après y avoir calligraphié le poème.

Vous dites alors :

– Décidément, Voisard est poète : il devise avec l'image comme il le fait avec le merle pour voir l'air s'empourprer de mots rares.

Bernard Bédat



Crépuscule, aquarelle 10 x 16,5 cm, 2009, coll. de l'auteur.

Délectations et regrets

2010. Millésime exceptionnel pour la poésie et pour les bolets...

On en aura vécu des affrontements avec soi-même, des bagarres avec les mots valises et des compromissions avec la grammaire, la syntaxe et la dictature des prosodies, les contrats branlants signés d'un sourire. Et caetera....

On ne sort pas indemne de quatre-vingts révolutions. Et qu'on les ait vécues autour du Soleil ne gomme en rien leurs recoins d'ombre et leurs stigmates. En tout cas, elles ont imprimé en moi une quantité faramineuse d'images aussitôt enfouies et empilées en strates et en vrac. Et me voilà enrichi et pesant d'une iconographie intime qui demande souvent à en exprimer le trop-plein. Ce que vous pouvez voir maintenant en ces lieux en constitue une bonne part de conséquence. De la plume vouée au trait jusqu'à l'étalement des pigments dans l'eau, la main se meut en instrument docile de la mémoire, de la quête des formes et des désirs sans cesse en alerte.

Le jeu avec la tache, le difficile apprivoisement de l'aquarelle ne sont ni de l'ordre du divertissement ni du passe-temps. Ils ont plutôt le caractère de respirations nécessaires entre deux poèmes dont l'envol et l'achèvement ont payé un bon poids de sueur. Ainsi se répondent les couleurs et les mots, les attentes et les éclats de voix. Les raclements et les élans.

On s'étonne parfois de mon audace à sauter d'un ton à un autre, d'une source à un torrent sans préambule, de rire à peine sorti d'une interrogation douloureuse. Saurai-je expliquer, à défaut de la justifier, cette amplitude des registres allant de la gravité au fantasque et à l'ironie, de la méditation introspective à l'opera buffa ?

Je ne saurais en dire beaucoup à ce chapitre. Ayant toujours eu en horreur de me relire, comme de me voir ou de m'entendre en enregistrements, je rechigne à m'expliquer ou, en tout cas, à gloser sur ce que j'ai couché sur le papier, en formes ou en écritures. Recevez donc, je vous prie, ces choses telles quelles, comme des feuilles tombées des arbres et qui n'ont de sens qu'elles-mêmes, ou comme des prospectus arrivés par mégarde en votre boîte aux lettres.

Hier, en l'Hôtel des Halles, j'ai annoncé que je confierais à l'assemblée d'aujourd'hui l'énumération des regrets accumulés au long des ans par l'octogénaire.

Les voici.

Je regrette de n'avoir pas assez brûlé les planches.

Je regrette d'avoir méprisé les mathématiques et surtout d'avoir més-estimé l'algèbre.

Je regrette d'être resté un médiocre nageur.

Je regrette de ne pas m'être réconcilié avec René Char quand il était temps encore.

Je regrette d'avoir raté mon initiation au jeu d'échecs.

Je regrette de n'avoir pas tutoyé la reine Fabiola qui lors d'un vernissage à Bruxelles est passée trois fois devant moi en m'adressant un regard langoureux.

Je regrette de n'avoir pas demandé pardon au crapaud, faute de mots.

Je regrette d'avoir négligé la langue de Shakespeare.

Je regrette de n'avoir pas rendu visite à André Frénaud, poète français majeur du demi-siècle qui vivait non loin d'ici.

Je regrette d'avoir manqué mon rendez-vous avec une femme inuit ointe d'huile de foie de morue.

Je regrette de n'avoir pas botté le cul de mon oncle poivrot qui me traitait d'âne triste quand j'avais seize ans.

Je regrette de n'avoir pas rencontré Henri Pichette qui en 1947 avec ses *Epiphanies* et Gérard Philippe bouleversait le théâtre français et qui consacra la dernière décennie de sa vie à l'observation, la description minutieuse de l'humble rouge-gorge qui restera l'emblème franciscain de sa vie et de son œuvre.

Je regrette d'avoir tendu la main sans doute davantage pour recevoir que pour donner.

Je regrette beaucoup trop de coups d'épée dans l'eau.

Fermez le ban.

Avant de m'effacer, je tiens à rendre un hommage réitéré à mon admirable carré de dames qui a présidé à la production et à l'organisation de ces expositions conjointes, Chantal Calpe, Géraldine Rérat-Oeuvray, Valentine Reymond et Anne Schild. En la circonstance, je sais particulièrement gré à Anne d'avoir su trouver et montrer une cohérence au fatras de papiers que je lui avais mis dans les mains. A vous toutes, donc, à vos collaborateurs, ma gratitude éternelle et mon affection.

Alexandre Voisard

Réception
par la Municipalité de Porrentruy
Porrentruy, Hôtel de Ville,
24 septembre 2010

Au cœur de la cité

Je ne saurais mieux débuter mon propos ce soir qu'en reprenant une citation de celui qui nous réunit ce soir. Dans la revue «*Jura pluriel*», une revue qu'il a au demeurant très largement contribué à créer, Alexandre Voisard a déclaré, c'était en 1983 : *Porrentruy, je ne me suis pas contenté d'y naître, ni même d'y vivre une vague quotidenneté. Cette ville a toujours été mon port, le nid de mes passions, le lieu des rencontres et des découvertes décisives, la topographie des amitiés, mon recours dans les détresses au temps de mon exil.*

Voilà assurément une très belle déclaration d'amour à cette petite ville qui l'a vu naître il y a aujourd'hui un peu plus de quatre-vingts ans. Cet attachement à la fois intime et proclamé de l'écrivain envers cette ville où il a passé sa jeunesse et une bonne partie de sa vie me touche profondément et m'impressionne. Le sens de cette rencontre de ce soir est donc de témoigner hautement, et bien sûr plus particulièrement à Alexandre Voisard, que cette cité, ses autorités, sa population lui rendent bien l'affection qu'il leur porte. Aussi, lorsqu'est né le projet de célébrer les quatre-vingts ans d'Alexandre Voisard au travers de diverses expositions et manifestations, le Conseil municipal a d'emblée approuvé et soutenu cette démarche qui se traduit notamment par la présentation à l'Hôtel des Halles et à l'Hôtel-Dieu de deux des trois expositions qui marquent cet anniversaire, deux expositions que je considère comme tout à fait remarquables et dont je tiens à féliciter et remercier les initiatrices et les réalisatrices. L'hommage rendu à l'écrivain contribue à animer cette ville et donc à renforcer l'histoire d'amour qui les lie.

Il m'arrive de dire que, grâce à quelques personnalités d'exception, Porrentruy est infiniment plus grande que ses quelque 7000 habitants actuels : par l'abondance et la diversité de ses œuvres, par la large reconnaissance dont il fait l'objet dans le monde des lettres, par ses innombrables engagements dans les domaines culturels et politiques, Alexandre Voisard fait bien entendu partie, et au tout premier rang, de celles et ceux qui contribuent à «magnifier» cette cité. Pour exprimer la reconnaissance et l'affection que la population et ses autorités portent à celui qui, bien qu'installé à Courtelevant, demeure aussi bien pour nous que pour lui-même, un Bruntrutain, nous avons donc voulu organiser cette petite

réception qui vient s'ajouter aux diverses cérémonies qui s'enchaînent autour de cette célébration.

Je vais donc m'exprimer sur Alexandre Voisard après des professeurs d'université, des ministres, des conservatrices et après un ancien directeur du Lycée. Je n'ai mi les moyens, ni l'intention de tenter de les imiter dans une analyse d'un parcours littéraire et artistique, dans une appréciation du sens et du poids de son œuvre. Les propos admirables de Bernard Bédat ce samedi matin passé découragent d'ailleurs tout essai en ce sens. Je vais donc me contenter de parler de quelques liens qui unissent Alexandre Voisard à cette ville et à sa région.

En premier lieu, je voudrais dire que celui qu'on considère à juste titre comme le plus grand écrivain jurassien de notre temps est sans aucun doute profondément jurassien mais plus essentiellement encore ajoulot et bruntrutain. J'en veux pour preuve son poème le plus célèbre, celui qui était scandé lors des grandes Fêtes du Peuple jurassien de naguère, l'*«Ode au pays qui ne veut pas mourir»* est, si on écoute bien, totalement inscrit dans les paysages d'Ajoie : *Argile, mon pays d'argile, mon pays de moissons et de tourments... Mon pays de cerise et de russule, mon pays d'eau-de-vie et de légende.* Ce pays qu'il célèbre si magnifiquement, c'est d'abord celui de ses interminables promenades à travers un pays et une nature qu'il connaît par cœur, Porrentruy, Fontenais, Bressaucourt, un pays qui ne s'arrête pas aux frontières et qui intègre aussi Courtelevant.

Lorsque le poète affirme qu'il a vécu à Porrentruy ce qu'il appelle «une vague quotidenneté», il fait preuve d'une fausse modestie évidente. La présence d'Alexandre Voisard à Porrentruy n'a jamais été banale ou vague ou indifférente : entre l'adolescent qui, au tournant de la deuxième guerre mondiale, fait les «quatre cents coups» aussi bien dans sa famille que dans sa cité ; entre le jeune écrivain qui, au contact de grands aînés tels Pierre-Olivier Walzer, bouscule la littérature traditionnelle et impose peu à peu sa musique personnelle, entre l'homme engagé intensément dans la vie culturelle de Porrentruy et qui va littéralement enchanter cette ville en participant à la grande aventure théâtrale des Malvoisins, en animant régulièrement d'inoubliables soirées de poésie dans l'arrière-salle des Trois Tonneaux, en accompagnant les premiers pas du Ciné-Club de Porrentruy, en faisant de sa Librairie du Jura le lieu de toutes les découvertes et de toutes les rencontres, en attirant à Porrentruy ses innombrables copains de Suisse romande ou d'ailleurs, Pestelli, Bouvier, Chappaz, Bille, etc..., les sillons alors tracés par Voisard dans sa ville n'avaient rien de vague ni de quotidien. Et on ne peut que regretter infiniment cette époque brillante où Alexandre Voisard et ses nombreux complices faisaient battre intensément le cœur de cette cité.

Cet amour qu’Alexandre Voisard porte à Porrentruy se manifeste avec une force particulière dans son admirable autobiographie de la première partie de sa vie. Porrentruy est assurément l’un des personnages principaux du «Mot musique» tout comme Rimini est le point de référence du film «Amarcord» de Federico Fellini. A travers ce livre, Alexandre Voisard ressuscite le Porrentruy de ses trente premières années dans un récit où il propose, avec la distance du temps, précisément comme Fellini dans «Amarcord» un univers à la fois totalement reconstruit et profondément authentique.

• Magie de lieux disparus ou mutilés : le Café Schlachter, le Café de la Côte-Dieu, l’Hôtel-Dieu qui à l’époque était encore hôpital, le magasin Mercure, la Caserne de la route de Cœuve, l’église Saint-Pierre d’avant les réformes liturgiques.

• Fascination de personnages comme on n’en fait apparemment plus : des professeurs imprévisibles, des piliers de bistrot légendaires, des notables imbus de leur importance supposée et surtout ce père, un père que j’ai bien connu et apprécié lorsque j’étais son élève à l’école professionnelle, un père à la fois aux antipodes de son fils et si affectueusement proche de lui et dont la présence réelle ne cesse de s’affirmer depuis son décès.

• Evocation d’un monde aboli : un monde où l’on va encore glaner et ramasser le bois mort, où les enfants ont pour terrain de jeu les rues de la vieille ville, où les vieux de la rue des Baïches et de la rue du Collège installent leur chaise le soir sur le trottoir pour prendre le frais et «tailler des bavettes», où la fanfare municipale est encore cette institution nombreuse et respectée dans laquelle ce même père va jouer sa petite musique pendant plus d’un demi-siècle.

Ainsi, si le «Mot Musique» est bien une forme de monument à la mémoire de son père, il constitue aussi un superbe acte d’amour envers cette ville.

Il y a donc bien entre cette petite ville et cette grande personnalité que le Jura honore actuellement un lien affectif très fort, très constant, très intime. Je ne puis que remercier très sincèrement Alexandre Voisard d’avoir toujours tenu à revendiquer son ascendance bruntrutaine et d’avoir, dans tous les sens du terme, «illustre» ou en quelque sorte «enluminé» Porrentruy.

Comme notre appartenance helvétique proscrit les médailles et les décosrations, comme nous laissons à notre ancêtre politique, la Bourgeoisie de Porrentruy, l’appellation de «citoyen ou de bourgeois d’honneur», je vais lui remettre un diplôme de compagnonnage lié à l’histoire de cette ville. Il s’agit d’un fac-similé d’un document du XVIII^e siècle. Pour un artisan méticuleux de la langue, ce certificat décerné naguère à un

ouvrier particulièrement méritant n'a rien d'incongru. Je souhaite que ce compagnonnage de toujours entre notre ville et celui qui l'aime, la comprend et l'exprime si remarquablement se poursuive longtemps encore.

Gérard Guenat, Maire de Porrentruy



Questionnement, aquarelle
12 x 16 cm, 2007, coll. de
l'auteur.

Si mon père me voyait...

Si mon père apparaissait tout à coup au seuil de cet Hôtel de Ville dont il a si souvent arpentré les couloirs, il se dirait aussitôt, me voyant de la sorte cité devant votre haute autorité, que la somme de mes méfaits est dès lors à son comble et il ne doutera pas que ma conduite vous ait dicté, comme il m'en avait si souvent prévenu, un châtiment exemplaire. Mes crasses, comme il appelait mes petites rapines et incivilités diverses, appelant une sanction solennelle qui tomberait de votre juste et municipal couperet. *Je te l'avais bien dit ! tu ne l'as pas volée, celle-là...* On le disait aux garnements de mon espèce : *T'es bon pour la chambre de la chèvre.* Menaces presque toujours sans conséquence mais qui désignaient un séjour forcé dans le sombre cachot niché dessous cet escalier monumental. On effrayait les gamins avec ces balivernes et les gamins indociles, bien sûr, récidivaient... Et si ce soir on en venait à rassurer mon père il se dirait que, peut-être, j'avais imaginé une de ces énormes farces dont il me savait capable car je lui en avais déjà donné quelques gentils exemples.

Oui, vous voyez, la ville de Porrentruy, dont je peux dire que malgré les apparences je ne l'ai jamais quittée (j'en suis même resté un contribuable, modeste sans doute mais contribuable néanmoins), la ville me ramène à mon enfance et à mon père qui, s'activant de séance en séance, sillonnait infatigablement les rues sur son éternelle bicyclette, acquise vers 1930 et qui lui tint compagnie jusqu'à sa mort en 1989. Comme nous habitions à la route de Belfort, nous traversons toute la ville d'est en ouest pour nous rendre plusieurs fois par semaine chez nos grands-parents maternels qui demeuraient, eux, aux confins de la route de Courtedoux. Moi, j'allais en classe à « Juventuti » où professait en principe Monsieur Beuchat qui passait plus de temps au café du Mouton qu'à son pupitre.

Vous voyez, à peine évoquée la ville de mon enfance, c'est tout un monde qui s'éveille et se meut sur la scène d'une vie de province chatoiante et bon enfant. Des personnages survivent et se croisent en silence (c'est fou comme la parole leur manque, à part le sacristain quelque peu marchand de vélos Fedo, bavard impénitent). Les autres n'en disent guère, les films sont encore muets, le Gusti marchand de bonbons et le gros boulanger Moser, ou le Frossard des taxis imperturbable et fier. Aux Trois-Tonneaux la mère Tape-dur, elle, parfois rompt ce silence, élevant même la voix pour calmer un soûlon teigneux. Sa fille Mado, qui lui succédera, y mettra un peu plus de rondeur. C'était l'âge d'or des bistrots. Du haut de la ville jusqu'à l'Aigle du Faubourg, quelle voie royale, alors, pour les soiffards au long cours, surtout à la descente... Dans l'autre sens, c'était plutôt un pas en avant, deux en arrière.

Le temps, la vie, l'évolution du monde ont changé tout cela. Notre souvenir nous plongerait dans une sorte d'irréalité si nous ne faisions la part

des choses en acceptant l'usure des usages, justement, ou ce qu'on pourrait appeler les nécessités mobilitaires accélérées. Il faut vivre Porrentruy, s'y glisser par les places et ruelles sans hâte, comme on visite un grand monument chargé d'histoire. Mon ami Pierre-Olivier Walzer ne disait-il pas qu'on devrait conserver notre cité natale dans un *musée des rues*? Que de témoignages je reçois, ici ou là, en Suisse ou en France, sur la beauté des lieux, sur le charme qui les a saisis en y flânant, même si leurs compliments parfois s'accompagnent d'un «mais» indulgent et de toute manière ambigu. Il est vrai que même après les outrages irréparables des années 50-60 comme la verrue de l'Inno, la ville résiste, persiste, demeure, rayonne d'une beauté qu'on pourrait croire inaltérable et à laquelle il faut pourtant veiller. Ce n'est d'ailleurs pas une raison, soit dit en passant, de s'obstiner à compromettre gravement l'essor culturel de Porrentruy qu'une opportunité unique permettait d'envisager, à nous tous qui l'avons tant attendu et rêvé afin d'y vivre pour créer et illustrer l'esprit de la cité. Ceux qui, pour de troubles motifs s'acharnent à nuire à ce grand projet d'indispensable foyer de culture commettent une bien mauvaise action. Puissent ceux-là être tout simplement «remis à leur place» sans délai.

Je cause, je cause, mes paroles s'envolent alors qu'il y aurait tant d'autres façons de célébrer ma ville, que je n'ai pas cessé de considérer comme le havre du ressourcement perpétuel, des amitiés sans fin revivifiées par l'air roboratif de rues chargées de symboles et de tendre poésie et par la rondeur joviale de ses gens.

J'aurais bien, pour boucler opportunément ce trop sommaire éloge de ma ville natale, une petite idée à vous soumettre, moi aussi après tant d'autres, sur l'étymologie du toponyme Porrentruy, selon des inspirations qui me sont venues lors d'un séjour en la Bretagne celte. Je vous en reparlerai sans doute un jour...

Je vous remercie du fond du cœur de l'hommage que vous m'adressez ce soir au nom de mes très relatifs mérites. Longue vie à notre bonne cité et que l'Ajoie reste au cœur de tous ses citoyens.

Alexandre Voisard

Exposition
«La page privilégiée des arts»
Moutier, Musée jurassien des Arts,
23 octobre 2010

Alliés substantiels¹

En 1965, Alexandre Voisard a pour la première fois collaboré avec un peintre, Gérard Bregnard en l'occurrence, et le volume s'intitulait «*Feu pour feu*» – il est ici en bonne place, évidemment. J'avais alors 18 ans, j'avais le bonheur déjà, grâce à la troupe des Malvoisins, d'être du cercle de notre poète, et mon amour de la poésie ainsi que mes bons résultats scolaires en rédaction française me recommandaient auprès de lui, de sorte qu'il eut l'idée de me demander d'écrire sur ce livre un papier qui pût être publié dans une feuille qui paraissait deux ou trois fois par semaine à Porrentruy, «Le Jura». Il me tendit alors un exemplaire d'auteur, que je tiens dans ma main, mais il avait aussi, précieusement enveloppé, un exemplaire de tête, dans le grand format que vous pouvez admirer ici. J'étais émerveillé de voir dans un tel appareil la poésie vénérée de mon ami. J'étais aussi très intimidé. Je ne sais pas ce qu'alors j'écrivis pour parler du lyrisme de «*Feu pour feu*» ainsi dialoguant avec les gravures de Bregnard, qui me fascinait lui aussi et m'intimidait. Il est bien, je pense, que je n'aie pas gardé de trace de ce papier, qui devait être un peu bien naïf, et je voudrais ici tenter de dire ce qu'alors j'aurais dû écrire.

Il y a quelque rivalité entre les muses, ou mettons qu'il y ait au moins une saine émulation: selon Mallarmé, la poésie doit reprendre à la musique son bien; la poésie a d'ailleurs toujours voulu chanter; pour certains, le chant même est à son origine, la poésie et la musique auraient selon Rousseau une origine commune. D'un autre côté, la musique voudrait pouvoir parler, peindre, et même raconter: elle l'a voulu particulièrement aux époques romantiques. Quant aux beaux-arts, ils ont toutes les ambitions de l'expression possibles.

Horace déjà revendiquait: *Ut pictura poesis*, la poésie est comme la peinture, elle est capable de peindre des tableaux très vivants; et toujours, la poésie, dans ses comparaisons, dans ses métaphores, dans ses allégories, utilise les ressources de l'image. La peinture moderne, à partir des Impressionnistes, revendique au contraire *Ut poesis pictura*, la peinture est comme la poésie, elle est capable de faire bien autre chose que de représenter ou d'imiter la réalité, elle est capable de créer une réalité autre, ou à partir de la réalité, de suggérer quelque chose.

La création musicale, littéraire et artistique, dans ses manifestations avant-gardistes du siècle dernier, et de la fin du précédent, a fait éclater les frontières qui existaient entre les arts ; Mallarmé réalise «*Un coup de dé*», où le poème investit l'espace comme si cela devait constituer un tableau, et il réalise ce texte devant Paul Valéry, il le *performe* comme si c'était une partition musicale ; Apollinaire, avec ses «*Calligrammes*», fait du texte une figuration, sans pour autant oublier que ce dessin puisse être dit, et même doive être énoncé très musicalement ; entre les deux guerres, Kurt Schwitters enregistre une «*Sonate en sons originels, Ursonate*», faite de mots inventés, de sonorités qui situent cet objet à mi-chemin entre la poésie et la musique, mais il publie aussi cet objet – faut-il dire «cette partition» ? – dans une édition magnifique, où triomphe une typographie qui est de l'art véritablement.

Bref, la rivalité existe entre les Muses, mais cela peut être également de l'émulation, et dans le plus bel esprit. Et surtout, quand elles se rencontrent, les Muses se donnent la main, et elles dansent. C'est du moins ce que dit la mythologie grecque, celle qui justement a inventé ces déités pour nous faire comprendre les mystères de la création.

Alors on voit depuis toujours la musique et la parole se donner la main : dans la tragédie grecque, où le vers est littéralement chanté, tout au moins par le chœur ; dans l'opéra, inventé à la Renaissance justement pour renouer avec cette forme de théâtre chanté et dans la musique vocale en général, où l'on peut rarement se passer d'un texte avec ses prestiges. On voit le texte et le tableau ne faire qu'un, on voit le texte s'insérer dans le tableau, et Michel Butor en a fait un livre excitant, un classique. On voit surtout les peintres et les poètes se donner la main pour réaliser ensemble des objets : affiches et beaux livres.

Alexandre Voisard était fait pour participer à cette ronde des muses. Dans son autobiographie, «*Le mot musique*», il a révélé la place qu'avait occupée l'art des sons quand il était enfant, et dans sa révolte d'alors, il a pu pressentir sourdement la place que la musique occuperait tout au long d'une œuvre alors encore en devenir. Un peu plus tard, il a été attiré par le théâtre, qui n'est pas que mise en espace de la voix, qui est aussi rencontrer des arts, et un autre de mes souvenirs, mais qui remonte à mon enfance, est celui d'Alexandre Voisard interprétant le rôle-titre du «*Bourgeois gentilhomme*» dans la pièce de Molière telle qu'elle avait été montée à l'occasion du centenaire de l'Ecole cantonale de Porrentruy, c'était en 1958. Notre poète n'avait alors que vingt-huit ans, mais sa truculence et sa maîtrise en faisaient un M. Jourdain qui reste très vivant dans mon souvenir.

Une exposition à l'Hôtel-Dieu de Porrentruy témoigne en ce moment même de son goût pour la création plastique : on y voit des aquarelles accompagnées de poèmes ou de sentences, ou bien des poèmes

archi-brefs et aquarellés, et l'on y voit aussi des sortes de poèmes peints en trois dimensions, ou des objets en trois dimensions ornés de poésie – c'est selon la manière de voir : son talent dans ce domaine se manifeste aussi par sa capacité d'innovation.

Mais dès aujourd'hui, dans ce Musée jurassien des Arts, on peut s'aviser à quel point notre poète appartient, *en tant que poète aussi*, à l'art de ce pays, et combien par sa poésie et par l'activité qu'il a eue comme un poète toujours ouvert à la société et au monde, il a trouvé d'écho parmi les créateurs plastiques d'ici, et d'ailleurs. Dans la liste des œuvres exposées, je vois ces noms : Gérard Bregnard, Jean-François Comment, Jean-Claude Prêtre, Tristan Solier, René Myrha, Pierre Marquis, Jacques Bélat, Umberto Maggioni, Jean-René Moeschler, et j'observe qu'Alexandre Voisard a collaboré pratiquement avec tout ce que le Jura connaît d'artistes qui comptent depuis une cinquantaine d'années. Comme président de l'Institut jurassien des Sciences, des Lettres et des Arts, je ne puis pas manquer de noter que presque tous ces artistes sont ou ont été membres de cette société : même indépendamment de la période où il a été délégué aux affaires culturelles de la République et Canton du Jura, Alexandre Voisard a été au milieu les créateurs de ce pays, s'est trouvé par affinité plus que par besoin au cœur de la création jurassienne.

Il est tout aussi remarquable que tant d'artistes, de Bregnard et Jean-François Comment à Jacques Bélat, Gottfried Tritten ou Claire Nicole, aient tenu à collaborer avec Alexandre Voisard pour faire avec lui de beaux livres ou de beaux objets d'art. Notre poète donne l'énergie à une ronde sans fin que dansent les Muses !

Je voudrais, Mesdames et Messieurs, chercher la source de cette activité dans la poésie et dans la personnalité d'Alexandre Voisard.

Au commencement a été le Verbe, on le sait, puisque l'Evangéliste Jean nous l'a dit. Le verbe poétique pour sa part, dans ses manifestations les plus éminentes, a pour fonction de nous rappeler cette vérité. *Dans mon enfance, déjà, selon l'enseignement paternel, j'ai pris soin (et je n'ai pas cessé avec l'âge) de nommer les choses, les appelant comme à un débat familier et léger qui n'engage à rien. Au fil des ans, je me suis aperçu que donner un nom aux êtres et aux choses, c'est se les apprêter. C'est faire les siens.*

La poésie donne depuis toujours la main à la peinture : quand Horace proclame *Ut pictura poesis*, il se réclame surtout de la capacité qu'a la poésie de décrire, de composer des tableaux. On pensera plus volontiers, aujourd'hui, que la poésie est riche de l'image. L'image a toujours été pour Alexandre Voisard le cœur vivant de la poésie : à l'époque où il dédicace un exemplaire de «*Feu pour feu*» à l'ami-poète André Wyss, il lui prodigue aussi quelques conseils salutaires : devant la poésie (il faut bien l'avouer) très juvénile, pour ne pas dire puérile que je lui envoyais

alors, poésie faite de beaux sentiments et de jéremiades adolescentes dans une espèce de langue de bois, il me prodiguait dans ses lettres le conseil de pratiquer l'image.

Mais il y a quelque chose d'autre qui constitue la poésie en allié du peintre, et nous entrons ici au cœur de ce qui fait cette exposition : la poésie est certes comme la musique ou le cinéma un art du temps. Parce qu'elle est langage avant tout, elle est un moyen d'expression qui a besoin du temps pour simplement déployer ses effets. Mais elle est aussi un art de l'espace, du moins quand elle est couchée par le poète par la plume sur le papier, quand elle est disposée sur la page par un typographe, quand elle est lue par un lecteur et non pas écoutée. Art du beau son et de l'euphonie, certes, art d'essence orale, a-t-on dit, oui, et la poésie a peut-être raison de vouloir reprendre à la musique son bien, mais le véritable amateur de poésie fait toujours l'expérience de la matérialité écrite du poème : la poésie est d'abord un art du langage dans sa matérialité même.

Et les poètes de notre modernité ont été bien plus que ceux qui les ont précédés sensibles à la belle matière qui pouvait être donnée comme cadre au poème lors de sa publication en volume. Cela commence par la typographie. Pierre Jean Jouve était un maniaque de la règle du typographe, il était obsédé par la disposition minutieuse et harmonieuse des mots sur la planche, c'est-à-dire sans rencontres fâcheuses de caractères. A ma connaissance, Alexandre Voisard n'est pas atteint de manière pathologique par de tels scrupules, mais il a toujours manifesté un intérêt pour la belle publication et le beau livre, et il a dès le début été très bien entouré de ce point de vue : les éditions du Provincial, que Pierre Olivier Walzer avait créées pour éditer ses œuvres, publiait grâce au maître imprimeur Max Robert de Moutier, de très beaux objets, où la typographie est très soignée, où chaque poème, magnifié par la belle typographie, occupe dans la page un espace généreux, mais de très juste proportion. Les premiers poèmes qui sont arrivés dans mes mains de tout jeune lecteur, étaient parus dans des revues, notamment «*Miroir*», où l'on accordait la part belle à la disposition du poème sur la page. «*Chronique du Guet*» paraît ensuite au Mercure de France, qui cultive le beau texte bien publié. Vient enfin le livre par lequel j'ai commencé, et l'on est frappé de voir l'espace généreux qui est donné au poème, et cet espace, loin d'être limité par la place qu'occupent les linogravures de Gérard Bregnard, est au contraire agrandi par elles.

Cette belle typographie se pose sur les plus beaux papiers. Le poète comme artiste de la parole, donne la main à cet artisan noble qu'est le papetier. Dans sa plus éminente manifestation, la fabrication du livre est un artisanat qui souvent s'éploie comme un art. Trouver le plus beau mariage entre le caractère typographique, l'encre la plus noire et le papier le plus noble et le plus vivant sous les doigts du lecteur feuilletant. Dans

la plus riche émulation en vue du beau et de la perfection, le poète, le typographe, le peintre, l'artiste de la presse et jusqu'au relieur, se donnent encore une fois la main.

Le liseur de poésie, quand il est doublé d'un bibliophile, trouve ses délices à toucher le livre et à en tourner les pages de manière gourmande, il touche et il regarde en même temps, il regarde ce qui est gravé en même temps qu'il lit ce qui est écrit,

«*Feu pour feu*» était de cette sorte, un livre de très grand format sur très beau papier, et pour quelques acheteurs plus qu'un livre : sur six exemplaires particulièrement soignés, outre la reliure en cuir, on trouvait deux reliefs en laiton originaux de Gérard Bregnard, et, à l'intérieur, un dessin original de l'artiste et un poème manuscrit du poète, et je ne puis manquer à ce propos de noter combien l'écriture d'Alexandre Voiard est belle, je parle ici de sa manière de tracer les lettres et les mots : elle est des plus belles que je connaisse, marquée de qualités esthétiques qui en manifestent l'esprit : d'une élégance et d'une fluidité qui ne mettent jamais en péril sa lisibilité, elle prend possession de l'espace de la page avec beaucoup de goût et de détermination. Bref, elle est faite pour dialoguer avec le geste du peintre.

Dans l'ensemble qui est exposé sous vos yeux, Mesdames et Messieurs, vous verrez plus d'une fois cette écriture se projeter littéralement de la surface de l'objet jusqu'à vous. Parmi les œuvres dont je voudrais encore parler en me prévalant de la permission qu'on m'a donnée d'être personnel, il y a la célèbre série des lithographies qu'ont publiées Jean-François Comment et Alexandre Voiard. Bientôt quarante ans après la réalisation de ce travail, sa force est restée grande, et son pouvoir de fascination, intact. C'est que l'abstraction lyrique du peintre et l'énergie de son geste s'accordent admirablement à la force de l'écriture du poète, et je prends «écriture» cette fois-ci dans les deux sens de calligraphie et de style.

Une autre œuvre que je voudrais évoquer est l'espèce de diptyque composé de «*Sornettes et sonneries pour faire sortir le loup du bois*», Lausanne, Centre d'études clavologiques et «*Une Enfance de fond en comble*», Lausanne, éditions Empreintes, publiés en 1990 et 1993 – et le contraste avec «*Libertés*» est on ne peut plus vif. Alors que Jean-François Comment interprète librement et de manière tout à fait abstraite le pur geste d'élocution engagé, en même temps que le seul désir d'énonciation du poète lyrique, laissant au spectateur le soin de se faire lecteur de ce qu'il a devant les yeux, Tristan Solier, qui fut lui aussi poète et peintre, quoique dans un rapport inverse de celui que nous voyons chez Voiard, Tristan Solier se fait premier lecteur du poème, le saisit dans ce qu'il nous offre de souvenirs fixés dans des mots et des expressions, que le peintre isole pour les représenter dans des espèces de traductions picturales et lit-

térales, aussi bien, des textes. Mais il le fait avec son esprit, sa fantaisie et sa causticité propres, de sorte que l'on est forcée de se demander si cette lecture qui simplifie n'est pas la bonne...

Ces deux objets nous font réfléchir encore au rapport qu'entretiennent le poète et le peintre dans chacune des réalisations que nous pouvons voir ici, rapport qui doit être à chaque fois différent, vu la nature du projet en question et la personnalité des artistes ainsi confrontés, mais qui peut, j'imagine – et je prends ici le risque d'être par trop naïf – se ramener à deux cas de figure opposés : dans un cas, le poète écrirait son texte une fois l'image du peintre à sa disposition, dans l'autre, bien plus fréquent je suppose, le peintre travaillerait sur la base du poème. Même si cela n'a pas dû se faire ainsi, j'imaginais volontiers qu'Alexandre Voisard ait pu écrire ses «*Libertés*» après que Jean-François Comment a réalisé les matrices de ses lithogravures, ou qu'à tout le moins le texte du poète soit venu se poser sur l'œuvre une fois peinte de l'artiste. Rien de tel n'est envisageable dans le cas des travaux réalisés avec Tristan Solier, qui de toute évidence a dessiné, ou même composé ses vignettes à partir des textes.

Pour admirer une dernière fois la ronde que les Muses dansent en se donnant la main, je voudrais évoquer le livre fait avec Pierre Marquis, «*Quelques fourmis sur la page*» : ces fourmis sont des apostilles, à savoir *stricto sensu* des notes de bas de page, des commentaires, des adjonctions, bref quelque chose qui n'est pas censé se trouver au cœur du texte ou de la page. Ces fourmis sur la page, ce sont aussi les signes que Pierre Marquis a tracés pour traduire ces espèces d'aphorismes, mais ce n'est pas la traduction/équivalence d'un Comment, encore moins la traduction littérale d'un Solier. De *Harceler ses racines / Rameuter ses bourgeons* jusqu'à *Apprivoiser l'infini*, la forme quasi unique de ces textes y est celle de l'infinitif à valeur d'impératif suivi d'un complément, et l'on peut se demander quel intérêt il y avait à illustrer des admonestations et des injonctions. Mais des formules comme *Affranchir le merle / Ravir son chant* ou *Douter d'une seule étoile filante pour croire au poème advenu* laissent à penser que l'ensemble de ces formulations peut se lire comme un art poétique et comme une réflexion sur toutes les formes d'expression – du coup l'art du peintre intervient très légitimement, et le dialogue dont j'ai parlé dès le début peut opérer.

D'autant plus que l'idée centrale du livre est la réflexion proposée dans le texte liminaire : intitulé «*Le champ des signes*», il est une réflexion sur le langage, les codes, les alphabets, les symboles. La figure du père y est centrale ; il transmet à notre poète le monogramme qu'on trouve en pages de titres de l'intégrale publiée par Bernard Campiche, et il lui transmet surtout la sagesse de ne pas ajouter d'obscurité aux signes en soi mystérieux que nous lance le monde.

« Qui est le père du texte ? » demande-t-on parfois aux écrivains. Il me plaît d'avoir pu associer, trois fois dans le courant de ce salut à Alexandre Voisard, la figure de son père et d'avoir en quelque sorte, encore qu'implicitement, posé la question intime de cette exposition : « Qui est le père de ces beaux livres ? » Peut-être qu'à la danse des muses, le géniteur se mêle *in extremis*, et de façon posthume.

André Wyss

NOTE

¹ Titre emprunté à René Char.



Antidote, aquarelle 13 x 13 cm, 1999, coll. de l'auteur.

Des voisinages fertiles

Il y a cinq semaines à peine, ma ville natale m'accueillait avec des fleurs parmi mes petits papiers, mes livres et mes semblants d'aquarelle. J'en ai été très touché et je lui en reste durablement reconnaissant. Il est bon de se sentir si fermement ancré quelque part, ce qui ne dispense nullement – au contraire – de regarder par-dessus la colline. Et de l'autre côté, ayant traversé la Vallée où la capitale vous regarde passer avec vos cartables, vous vous faufilez au long de la cluse jusqu'à ce goulet prévôtois chargé d'une histoire à laquelle la vôtre, une fois ou l'autre, s'est mêlée. Oui, des souvenirs chers me ramènent avec émotion à ce Moutier où entre autres sont nés, dans une ferveur que je n'ai jamais oubliée, mes premiers livres.

Salut, Max !

Il y a près de cinquante-sept ans, un samedi matin de décembre, j'arrivais à l'imprimerie Robert en compagnie de mon premier éditeur, Pierre-Olivier Walzer, qui tenait dans sa serviette le manuscrit de ce qui allait devenir mon premier livre, en fait une plaquette de quelque quarante pages. Je me rappelle avec précision l'éloquence de l'homme de l'art parlant caractères et papier, couverture, encre et épreuves avec autant d'autorité que de bonhomie. Entre ces mains-là, mes quelques feuillets se transmueraient en un précieux objet si réussi qu'il en susciterait d'un commun effort un second l'année suivante, avec le même enthousiasme chez le maître imprimeur pour qui aucun soin n'était de trop dans l'accouchement d'un livre.

Il y eut bien d'autres péripéties, parmi ce véritable foyer culturel qu'était – déjà – Moutier en ce début des années 50. Une aventure théâtrale, par exemple, inspirée et généreuse, qui me précipita, en coulisses, dans une amourette interminable et compliquée avec deux sœurs qui savaient me tenir en haleine.

Ce préambule pour vous montrer que mon inclination pour la cité prévôtoise n'est pas d'hier. C'est vous dire aussi combien je tenais à me manifester d'une manière ou d'une autre en cette maison vénérable et rayonnante entre toutes celles qui dans le Jura contribuent à célébrer et à diffuser les arts. Et combien je suis heureux que ses portes m'aient été ouvertes si amicalement.

Ce que nous avons réuni pour la circonstance avec Valentine Reymond reflète la somme – provisoire – de mes collaborations (sauf erreurs et omissions) avec des artistes dont on peut s'assurer qu'ils sont (ou étaient) proches de moi par l'amitié autant que par l'estime que je porte à leur œuvre.

Les *voisinages fertiles* comme je les ai nommés disent parfaitement en deux mots les circonstances et conditions de leur émergence. Etat des

lieux, certes, qu'on ne confondra pas davantage ici qu'à Porrentruy avec un bilan. L'accumulation ça ou là pourrait y avoir fait songer, mais le poids des ans ne vaut, quant à moi, aucun mérite particulier, alors même que sur ma table la tâche ne s'épuise pas. Aucun jour ne passe qui ne m'ait confronté à la page blanche. On pourrait (devrait) certes être plus économe de ses mots et de ses traits si l'on était capable à cet âge de se réformer alors même que l'on peine tant à seulement se modérer...

On verra que les artistes vers lesquels je suis allé d'instinct sont de la race artisane, de ceux qui foncièrement se mesurent à la matière et à l'outil et qui émergent de telle lutte avec une toile, une empreinte, une sculpture. Non que je conteste aux artistes contemporains l'intérêt à se colleter avec des concepts plutôt qu'avec les techniques traditionnelles. L'exploration des nébuleuses vaut bien une messe... Mais je me méfie des entreprises spéculatives prétendant reléguer aux antiquités le savoir-faire et la réflexion critique qui l'accompagne. Méfiance, donc, devant le démontable futile et l'éphémère arrogant.

Dans le même ordre d'idée, je me tiens instinctivement à l'écart de la culture numérique qui envahit les recoins de nos actions les plus quotidiennes, conditionne nos réflexes et colonise nos imaginaires. L'état d'esprit que façonne la déferlante cybernétique brouille impitoyablement le message de Lascaux et les obsessions de Van Gogh. Comment ne pas s'en inquiéter?

Voilà, j'en ai trop dit peut-être et donc sans doute pas assez sur ces questions.

J'avais juste besoin de ce sincère et peu reluisant aveu. Au moins me serai-je montré tel que je suis dans ma tête et résigné, à ce chapitre seulement, à «faire mon âge» (comme il est généralement convenu de l'admettre)...

Alexandre Voisard

